N 20

CAHIERS MENSUELS

20 fr.

# S D D T T C C S ANDRÉ FERRAT J C S

# RÉVOLUTION SOVIÉTIQUE ET TROISIÈME INTERNATIONALE

IDÉES ET COMBATS

SEPTEMBRE

## André FERRAT

# La Révolution Russe

et la

III<sup>®</sup> Internationale

## La Révolution Russe

## par André FERRAT

I L me serait impossible de faire dans les limites d'un seul cours un exposé historique détaillé, de la Révolution Russe. Mon rôle est simplement d'essayer de vous donner une analyse qui vous permettra de vous or enter dans l'étude de ce grand événement international.

## LES CAUSES DE LA REVOLUTION RUSSE

Je voudrais d'abord dire quelques mots sur les causes de la Révolution russe. Elle a commencé, en mars 1917, et ce qui frappe n'importe quel observateur c'est la facilité extraordinaire avec laquelle un simple coup d'Etat, une révolution de Palais a renversé le régime pluri-centenaire des Tsars.

La cause essentielle de la Révolution de mars 1017, c'est la décomposition du régime tsariste, accélérée par la guerre. Pourquoi le régime tsariste était-il décomposé, pareil à un fruit pourri ? C'est d'abord parce qu'il fut incapable de résoudre le plus grand problème de ce pays à cette époque, le problème de la réforme agraire. Depuis des décades, les paysans russes réclamaient la terre et la camarilla impériale, composée de grands propriétaires fonciers, s'appuyant sur la noblesse et sur une bureaucratie qui avaient des intérêts terriens au premier chef, ne voulait ni ne pouvait donner la terre aux paysans. Certes, entre 1907 et 1914, il y eut plusieurs tentatives de réforme agraire, mais, elles furent timides, incomplètes et ne donnèrent pas de résultat politique décisif.

Le fait que le régime impérial n'a pas pu résoudre cette question, était, la principale cause de sa coupure d'avec les masses, et, par conséquent, de sa décomposition.

Une deuxième cause, réside dans la perte du prestige de l'autocratie qui remonte à la défaite, par les Japonais, en 1905, et aux journées sanglantes de janvier 1905, lorsque le Tsar fit tirer sur la foule.

Dans ces conditions, toutes les couches de la société russe, y compris la noblesse, soutien principal du régime se détachent du Tsar. Aussi le 8 mars, une délégation du Comité de la Douma convoquée en 1914 et dissoute en 1916, composée de deux conservateurs et d'un bourgeois de droite, vient trouver le Tsar et réclame son abdication. Après quelques hésitations, Nicolas II, enfin conscient de son isolement total répond : « Dieu t'a voulu, je m'en vais ».

La décomposition était telle, que le Grand-duc Michel, aux mains duquel le Tsar abdique n'ose pas accepter la lourde charge de cette mission.

Enfin troisième raison de décomposition, l'incapacité du tsarisme de tolérer même un semblant, de démocratie. Trois Doumas dissoutes successivement sans avoir pu manifester leur droit de critique au régime. Le tsarisme coupé des masses paysannes, coupé de la bourgeoisie et de l' « intelligentsia », et la « cama-

rilla » tsariste se réduisant de plus en plus aboutit à l'absurdité dans ces méthodes de gouvernement.

La prépondérance de l'Impératrice d'origine allemande, l'influence scandaleuse de devins et de thaumaturges et en particulier du plus célèbre d'entre eux, Raspoutine, crée une atmosphère de scandale permanent. La guerre montre l'incapacité militaire de ce gouvernement. Des pertes énormes, de lourdes défaites, dues à l'incurie de la bureaucratie militaire et à l'incapacité d'un état-

major qui ne sent pas la poigne d'un gouvernement énergique.

Lorsque ce régime tomba, tous les gens qui pensaient : hommes politiques, sociologues, historiens, militants se disaient : Maintenant, s'ouvre la période d'une révolution bourgeoise démocratique. Ce que la noblesse et la monarchie n'ont pu faire, la bourgeoisie, la classe qui doit logiquement leur succéder va le résoudre, elle va donner la terre aux paysans cette terre qui appartient aux grands propriétaire fonciers, aux nobles, à l'église. C'est la bourgeoisie qui va assumer la responsabilité d'un vaste développement industriel de ce pays, où certes il existe une grande industrie et un prolétariat industriel d'environ 2 millions d'hommes, mais presque perdus dans l'immensité agraire du continent russe. C'est la bourgeoisie qui va, comme dans les autres pays, assurer par l'exercice même de sa démocratie, le développement social et politique du prolétariat, et des autres couches de la société ».

Eh bien, rien de tout cela ne se produisit. Non seulement la noblesse était impuissante et pourrie, ainsi que la monarchie, mais la classe qui devait lui succéder, trop liée au régime impérial, et à sa bureaucratie, était pourrie ellememe, et la bourgeoisie russe était incapable de remplir son rôle historique. Elle avait perdu l'énergie nécessaire et jusqu'à la conscience de sa mission.

Et maintenant, après avoir examiné ainsi brièvement les causes de la Révolution de Mars, voyons les phases caractéristiques de la Révolution de Mars à

Novembre 1917.

## LES PRINCIPALES PHASES DE LA REVOLUTION DE 1917

Au gouvernement du Tsar succède, appuyé sur le Comité de la Douma fantôme, un Gouvernement provisoire, composé d'abord surtout de ceux qu'on appelle les K. D., « Constitutionnels-Démocrates », et qui représentent l'élément bourgeois. Ils s'avèrent tout de suite incapables de faire la première chose qui s'impossait : convoquer une constituante. On en parle, on en bavarde à perte de vue. Et on repousse sa convocation de mois en mois. Le régime est en l'air. Il existe un Gouvernement, mais il ne s'appuie sur aucune institution politique. Première caractéristique.

Deuxième caractéristique : à côté de ce Gouvernement, se crée à Pétrograd un Soviet. Un Soviet ouvrier, d'abord, c'est-à-dire un conseil des délégués ouvriers des usines de Pétrograd. Le Soviet n'était pas une chose nouvelle pour les ouvriers russes. Déjà au cours de la Révolution de 1905 il y avait eu des Soviets et notamment le Soviet de St-Pétersbourg. La tradition se renoue.

Les révolutionnaires russes avaient tiré des leçons des événements de 1905. Ils avaient compris qu'un Soviet de députés ouvriers, était isolé dans cet immense pays agraire, et qu'il fallait l'élargir aux délégués des paysans, et ils le font.

Plus encore, ils l'élargissent aux délégués des soldats. Et par un « Prikaze N° 1, le Soviet des députés-ouvriers, paysans et soldats de Pétrograd, donna l'ordre à toutes les unités militaires de créer des Comités de soldats. A son exemple les Soviets se créent dans tout le pays spontanément.

On a parlé ensuite beaucoup des Soviets, comme si c'était une forme supérieure de la démocratie. En fait, c'est une forme élémentaire, spontanée, de la démocratie des masses laborieuses. Dans l'état d'inorganisation, consécutif à la chute du tzarisme et à l'incapacité d'organisation de la bourgeoisie russe il est normal que les ouvriers, les paysans, les soldats se groupent sur la base même de leur lieu de travail. Ils délèguent ensuite à l'échelon supérieur leurs députés, et ainsi depuis le village, depuis la compagnie du front, depuis l'atelier d'usine, une pyramide de Soviets se constitue : C'est ainsi que le 17 mai se réunit le Congrès des Soviets paysans, et que le 16 juin, se réunit le Congrès général des Soviets ouvriers, paysans et soldats.

Nous assistons à ce phénomène qu'on a appelé depuis le double pouvoir. D'un côté un gouvernement à caractéristiques bourgeoises, pseudo-démocratique, incapable de créer ses institutions et d'un autre côté, le Comité exécutif des Soviets sommet d'une pyramide d'organisations élémentaires des couches inférieures de la société. Le Congrès, et le Comité exécutif permanent qui est élu par le Congrès, contrôle le Gouvernement, le critique, le paralyse. Successivement il exige le départ de ministres, d'abord Goutchkov ensuite Milioukov, ensuite le prince Lvov. Finalement Kerinsky, membre du Parti. Socialiste Révo-

lutionnaire, reste seul, après l'élimination des ministres capitalistes.

Il essaie de constituer un Gouvernement de coalition composés de socialistes révolutionnaires, de social-démocrates mencheviks, et de représentants des constitutionnels démocrates bourgeois. Son but, c'est de faire à la fois la guerre et la révolution. Or, il s'avère que c'est une tâche impossible. Dès le début de 1917, il y a 1.200.000 déserteurs et chaque mois, ce nombre grossit rapidement. Il est clair que cette immense armée paysanne malgré son héroïsme et sa dureté à la souffrance ne veut plus la guerre. Le soldat veut la paix, le paysan la terre. Or, vouloir continuer la guerre et repousser la réforme agraire, après la fin des hostilités, c'est, pour n'importe quel gouvernement, à ce moment-là, la certitude d'avoir l'écrasante majorité du peuple contre lui. Kerinsky aurait pu réaliser l'une ou l'autre de ces tâches, pas les deux à la fois.

Entre temps, Lénine est arrivé de Suisse, le 16 avril 1917. Il trouve son parti, le parti social-démocrate, bolchevik, désorganisé, matériellement, et politiquement, à la remorque de la fraction social-démocrate menchevick. Contre son parti, dès le jour même de son arrivée, Lénine, développe ce que l'on appela par la suite les « thèses d'Avril ». Elles se résument ainsi : fin immédiate de la guerre, opposition au Gouvernement Kerinsky, tout le pouvoir aux Soviets la terre aux paysans, le contrôle ouvrier. Lénine développe et répète sans cesse et sans cesse ces cinq mots d'ordre. Au début on le prend pour un fou, y compris ses plus proches amis, car pour des doctrinaires Social-démocrates russes ces mots d'ordres étaient absurdes et non socialistes.

Le 16 juin, deux mois après l'arrivée de Lénine, ce parti bolchevik n'a pas encore mordu sur les grandes masses. La meilleure preuve en est qu'au Congrès général des Soviets du 16 juin, il n'y a que 105 députés bolcheviks

sur 1.050 délégués, les bolcheviks ne représentent qu'un dixième de la popula-

Mais cette faiblesse est apparente, car le secret de leur emprise sur les masses, ce n'est pas la justesse de leurs vues socialistes, c'est tout simplement que leurs mots d'ordre principaux sont conformes aux tendances profondes des masses, même et surtout si ces masses ne sont pas socialistes. Mais les masses veulent la paix, les masses veulent la terre. Ces mots d'ordre qui, en eux-mêmes, n'ont rien de socialiste, vont cependant permettre aux bolcheviks d'avoir une assise de masse de plus en plus considérable.

En juillet encore, malgré que leur influence ait grandi, une manifestation prématurée des boleheviks leur vaut une défaite sérieuse qui oblige les principaux chefs de ce parti de se cacher. Quatre mois avant la révolution, on ne pouvait pas penser que ce parti aurait une influence suffisante pour prendre le

pouvoir.

Arrive l'affaire Kornilof. Le Gouvernement Kérinsky, a essayé de résoudre le premier point de son programme : poursuivre une guerre démocratique aux côtés des Alliés. Mais l'offensive qu'il a déclanchée se solde par un échec. Echec militaire qui se traduit aussitôt en échec politique. Kérensky se rend compte que le Soviet lui échappe et il répugne à s'appuyer sur lui. Sa formule est une formule de coalition : social-démocrates, mencheviks, socialistes révolutionnaires et représentants des partis bourgeois. Mais pour qu'un tel gouvernement puisse avoir une autorité réelle il lui faut des institutions et une base ognanisée. Faute de ces institutions et de cette base le gouvernement Kérinsky est impuissant On ne s'élève pas contre lui, on ne veut pas, l'abattre, mais on ne lui obéit pas. Tous ses efforts se heurtent à la passivité des masses fatiguées.

Kérinsky pense pouvoir s'appuyer sur l'armée qui lui apparait comme la seule force organisée pouvant permettre une politique démocratique. Il cherche un Général républicain, on lui dit que Kornilof en est un. En réalité, Kornilof joue double jeu et, finalement, essaie de profiter de la confiance qui lui est donnée pour faire un coup d'Etat à son profit et au profit des classes réac-

tionnaires.

Cette tentative de coup d'Etat fouette les masses, les bolcheviks en profitent pour crier au péril monarchique — au péril fasciste, dirait-on aujourd'hui — et ainsi développent leur populatiré. En définitive, l'équipée Kornilof peu dangereuse, s'effondre, mais les bolcheviks apparaissent comme les sauveurs de la République en même temps qu'apparait l'impuissance réelle des classes réactionnaires. La noblesse et le corps des officiers qui avaient été incapables de maintenir leur Tsar, de disputer le pouvoir à la bourgeoisie, sont encore incapables de faire un coup d'Etat en septembre.

Après l'affaire Kornilof, Kérinsky s'isole encore davantage, il gouverne sans les Soviets, et bientôt contre le Congrès des Soviets. Alors que la majorité du pays est encore en septembre, octobre et novembre, incontestablement une majorité socialiste révolutionnaire et social-démocrate menchevik, il ne sait pas cristalliser cette majorité.

En novembre, au moment de leur coup de force, les holcheviks n'ont la majorité que dans trois villes : Pétrograd, Moscou, Cronstadt. Partout ailleurs ils sont ou minorité ou inconnus. L'écrasante majorité du pays aurait pu, théo-

riquement, se grouper. Elle ne se groupe pas. Elle ne peut se grouper par les méthodes démocratiques, puisque ce peuple, trait essentiel de cette Révolution, n'a pas l'expérience de la démocratie. Ce peuple qui pendant des siècles et des siècles n'a fait que suivre, qui n'a jamais connu la lourde responsabilité qu'est la liberté politique, ne sait pas encore s'en servir. Il laisse la voie ouverte à toute minorité énergique et bien organisée.

Seule s'affirmera donc une minorité qui, elle, n'a pas besoin des méthodes de démocratie pour se développer, qui, disciplinée depuis de longues années, dirigée par des révolutionnaires professionnels est capable de lutter pour n'im-

porte quel mot d'ordre pourvu qu'il émane de ses chefs.

Pour qu'eussent pu triompher les mœurs de la démocratie politique en Russie il aurait fallu un tout autre développement historique. Du moment qu'un peuple n'est pas capable de se servir de la démocratie, la dictature surgit sous quelque forme que ce soit.

Il est d'autant plus facile aux bolcheviks de s'emparer du pouvoir que de plus en plus la volonté de paix des masses grandit avec le désespoir, et la souffrance. Les gens n'en veulent plus de la guerre. Rien qu'à Pétrograd, il v a 200.000 déserteurs, rien qu'à Pétrograd, il y a une immense garnison qui n'a

qu'un seul espoir et une seule volonté : ne pas retourner au front.

On imagine la résonnance du mot d'ordre : La paix ! la paix tout de suite ! la paix sans annexions ni indemnité ! Et puis, voici que les paysans se mettent en mouvement, le soulèvemennt rural se déclanche. Les paysans veulent la terre, ils commencent à la prendre. On imagine le retentissement du mot d'ordre bolchevik : « La terre, paysans, prenez-là, elle est à vous, prenez-là tout de suite sans aucune formalité juridique, sans aucune loi ». L'immense résonnance de ces deux mots d'ordre explique le succès des bolcheviks.

La base de masse des bolcheviks se développe avec les paysans qui prennent la terre, avec les déserteurs, avec les soldats qui ne veulent pas retourner au front, avec les matelots de Cronstadt. Voici la base sociale du parti bolchevik. Ce n'est pas une base sociale ouvrière puissamment développée, culturellement, politiquement éduquée. Les principaux syndicats représentant la classe ouvrière organisée ne sont pas bolcheviks, notamment les syndicats des cheminots qui représente une des fractions les plus conscientes de la classe ouvrière russe. Mais, néanmoins, Lénine sent bien qui il a derrière lui maintenant, des masses suffisantes dans les points stratégiques essentiels, soutenues par une caisse de résonnance sympathique dans l'immense pays paysan. Il sent qu'il a maintenant la base suffisante pour tenter le coup de force. Contre nombre de ses amis, et notamment contre Zinoviev et Kamenev, à la séance du Comité central du 22 octobre, la date de l'insurrection est fixée. Elle éclate le 7 novembre.

Les bolcheviks, très disciplinés, avec leurs propres gardes-rouges, occupent les centres stratégiques, Hôtel des Postes et Téléphones, Gares, les ponts, les croisements les plus importants, usines, casernes (celles-ci sont à eux à cause de leur mot d'ordre de la paix immédiate) et ils s'emparent du pouvoir de la façon la plus simple et presque sans effusion de sang. Chose caractéristique, au lendemain de la prise du pouvoir par les bolcheviks, aucun écho dans les quartiers ouvriers. Les témoins sont unanimes pour reconnaître l'atmosphère d'indifférence morne qui acceuille la prise du pouvoir par les bolcheviks.

#### LE CONTENU SOCIAL ET POLITIQUE DE LA REVOLUTION D'OCTOBRE 1917

Tous les socialistes d'avant 1917, y compris les bolcheviks en Russie, étaient d'accord pour dire ceci : « Une révolution socialiste ne peut se produire que sur la base d'un développement élevé des forces productrices, prédominance relative de l'industrie par rapport à l'agriculture et, pour ce qui est de l'agriculture elle-même, industrialisation et concentration de l'économie agricole ou bien organismes coopératifs nombreux ». Voilà la base économique, le climat économique propice à la révolution socialiste et, parallèlement, une base idéologique caractérisée par un développement élevé de la capacité politique de la classe ouvrière, formée à l'école de la liberté démocratique de la période de démocratie bourgeoise. Tout le monde était d'accord pour dire : « Il est impossible d'imaginer une révolution socialiste éclatant sans ces deux conditions ».

Eh bien, ces deux conditions, vous le voyez, n'étaient pas du tout remplies en Russie, ni le développement de la capacité politique de la classe ouvrière, ni le développement de l'industrie; de plus impuissance de la bourgeoisie trop liée au tsarisme pourri; incapacité démocratique de cette bourgeoisie et de la petite bourgeoisie. Voilà donc déjà qui nous met en garde contre l'affirmation de certains qui, parlent toujours de la révolution ouvrière et socialiste. Pourquoi ouvrière et socialiste? Qui leur permet d'employer ces adjectifs? La base sociale des bolcheviks en octobre 1917 est composée surtout des éléments déclassés de la classe ouvrière et de la paysannerie, des déserteurs, des soldats qui ne veulent plus se battre, et des paysans qui veulent la terre. Les principaux syndicats ouvriers leur échappent.

Ce n'est pas une base prolétarienne, c'est une base sociale qui présente des éléments typiques de décomposition. C'est, certes, une base plébeienne, mais nous avons connu, après la révolution russe, dans d'autres pays, des mouvements totalitaires qui, eux aussi, avaient une base plébeienne, et ces mouvements n'étaient pas des mouvements socialistes, bien qu'ils se prétendissent tels, c'était des mouvements fascistes. Mais si la base sociale des bolcheviks était tout autre chose qu'une classe ouvrière développée politiquement et hautement organisée, peut-on prétendre en revanche que le contenu politique de la révolution d'Octobre était spécifiquement socialiste?

Reprenons les mots d'ordre dont je vous parlais tout à l'heure : Le partage immédiat de la terre. C'est un mot d'ordre qui n'a jamais été considéré comme socialiste, parce qu'au lieu d'organiser les grandes propriétés sur le plan de la technique moderne, on les découpe et on abaisse ainsi considérablement le niveau de la production agricole. On retourne à une situation économique rétrograde. Le mot d'ordre : « La terre aux paysans tout de suite », permet de s'attacher de grandes masses paysannes dans un moment déterminé, mais, loin d'assurer l'avenir dans la voie du socialisme, il dresse une barrière puissante sur cette voie.

Le mot d'ordre : « La paix sans annexions ni indemnités » deviendra bientôt : La paix à tout prix ». Dans la pratique cela signifie l'envahissement par l'Allemagne des contrées les plus civilisées de la Russie : la Finlande, la Lithuanie, la Lettonie, la Pologne, l'Ukraine. Au lieu de donner à ces peuples la liberté, ce mot d'ordre leur donnera l'esclavage sous la botte allemande. Rien de pro-

gressif, rien de positif dans ce mot d'ordre qui ne correspond simplement qu'à la fatigue des masses et non pas à leur conscience socialiste.

Que penser du mot d'ordre « Tout le pouvoir aux Soviets »? Selon la théorie de Lénine, le Soviet est une forme supérieure de la démocratie. Tout montre au contraire qu'il en est une forme élémentaire, avec ses assemblées de masses sans contrôle sérieux possible des votes qui ont lieu à main levée, ce qui permet à une minorité bien organisée d'influencer, et même de terroriser la majorité.

Selon Lénine, l'Etat soviétique ira sans cesse en dépérissant, en s'atrophiant jusqu'à temps que l'Etat ne soit plus un organe de coercition d'une classe sur d'autres, mais tout simplement l'administration des choses par les hommes. Cette théorie de l'atrophie progressive de l'Etat, c'était l'aspect socialiste et marxiste de l'attitude de Lénine.

Il en était de même du mot d'ordre du contrôle ouvrier. Mais de tous ces mots d'ordre, les deux qui ont été réalisés, ce sont les deux mots d'ordre non socialistes et les deux qui ne l'ont pas été ce sont précisément les deux mots d'ordre socialistes.

Au lieu de « tout le pouvoir aux Soviets » et « du dépérissement de l'Etat », il y aura le dépérissement total des Soviets en tant qu'organismes politiques et l'organisation d'une dictature bureaucratique et policière. Et au lieu du contrôle ouvrier, il y aura la nationalisation bureaucratique qui évincera tout contrôle ouvrier. L'analyse du contenu politique comme du contenu social de la Révolution d'Octobre 1917, ne permet donc nullement de qualifier cette révolution de prolétarienne et de socialiste. Dès l'origine, elle présente les tares caractéristiques qui devaient déterminer son évolution dans le sens totalitaire, bureaucratique et policier.

Voyons maintenant, et ce sera la quatrième partie de mon exposé, les phases caractéristiques du pouvoir des bolcheviks.

## « LES BOLCHEVIKS AU POUVOIR »

Après le coup d'Etat des 7 et 8 novembre, les bolcheviks essaient d'appliquer leur programme. Ils essaient d'appliquer le contrôle ouvrier et ils le font avec bonne foi, avec volonté, mais ils se heurtent à l'anarchie et la décomposition de toute l'industrie. Cette anarchie va en s'accentuant jusqu'en 1921. Sur les 3 millions de prolétaires industriels qui existaient en Russie, les deux tiers, quittent les usines, s'en vont à la campagne ou font du marché noir. La classe ouvrière se décompose et ceux qui restent dans les usines travaillent à 40 % du rendement! Non seulement, la noblesse était pourrie, non seulement la bourgeoisie était incapable de remplir ses tâches démocratiques, mais la classe ouvrière est incapable, elle ausi, de remplir cette tâche essentielle de la révolution prolétarienne qui s'appelle le contrôle ouvrier. Cette arme lui échappe des mains, et bien que les bolcheviks étaient d'accord pour le contrôle ouvrier, bien qu'ils s'entêtent pendant une certaine période à le réaliser, ils sont obligés de l'abandonner et c'est l'étatisme bureaucratique qui le remplace.

« La terre aux paysans », deuxième mot d'ordre. On donne la terre aux paysans, ou plutôt ils la prennent avec ou sans l'autorisation du Gouvernement.

des Commissaires du Peuple. Mais une fois qu'ils ont la terre, ils se refusent à en livrer les produits autrement que suivant les lois capitalistes du marché.

Les ouvriers, les villes, les centres urbains n'ont plus de pain, plus de produits agricoles et il n'y a pas de marchandises pour en obtenir en contre partie. La seule marchandise qui permet d'avoir du pain, c'est le fusil : on va réquisitionner le blé baïonnette au canon! Il est clair que les relations se tendem entre les deux classes et l'on assiste au premier acte de cette contradiction qui n'est pas encore terminée en 1947, entre la classe ouvrière et la paysannerie russe. La réquisition aboutit à des conflits sanglants. Ce gouvernement ouvrier et paysan, c'est le gouvernement des ouvriers contre des paysans et des paysans contre les ouvriers. Les bolcheviks avaient accompil avec succès la partie négative d'un programme socialiste, en anéantissant la noblesse terrienne et la grande bour geoisie capitaliste, mais ils s'avèrent incapables de remplir la deuxième partie, la partie positive. Ce n'est pas la classe ouvrière démocratiquement organisée qui gèrera les entreprises, mais bien une bureaucratie qui lui deviendra de plus en plus étrangère et qui l'exploitera par les moyens les plus barbares.

De même, en donnant la terre aux paysans, ils accomplissent une partie du programme bourgeois démocratique, car c'est le rôle historique de la bourgeoisie de donner la terre aux paysans dans la période de révolution anti-féodale, mais, en même temps qu'ils liquident les propriétaires fonciers, les bolcheviks liquident les rapports économiques entre la ville et la campagne et plongent le pays dans le chaos. Ils sont obligés de revenir en arrière et de rétablir en 1921, sous le nom de nouvelle économie politique (N. E. P.) la liberté du marché, c'est-à-dire les portes ouvertes au développement du régime capitaliste.

Troisième point de leur programme : tout le pouvoir aux Soviets. Ils le réalisent d'abord en dissolvant la Constituante. C'est quelques jours avant la prise du pouvoir par les boscheviks qu'on la convoque. Tout le monde est d'accord pour la convoquer mais, quand elle se réunit au début de l'année 1918, Lénine se rend compte qu'il y aurait danger, si on la maintenait à ce qu'elle arrive à cristalliser certaines forces. Lénine repousse le plus longtemps possible la convocation de la première séance plénière de l'Assemblée Constituante et lorsqu'enfin cette Assemblée se tient, il est trop tard, les places sont prises. Le Comité exécutif des Soviets existe ainsi que le gouvernement des Commissaires du Peuple, si bien que l'Assemblée constituante apparaît comme quelque chose de superflu. Il est facile de la dissoudre : il suffit qu'un matelot de garde au Palais de l'Assemblée monte à la tribune et dise : « Camarades, allez-vous en » et la Constituante se disperse. Mais en même temps que se liquide ainsi la démocratie bourgeoisie, se liquide la démocratie tout court : « en jetant l'eau sale dans la baignoire, on a jeté l'enfant avec ». En détruisant cete Assemblée Constituante on détruit en même temps l'idée même du suffrage universel. Car les Soviets. par définition ne pouvaient pas être l'expression du suffrage universel. Forme élémentaire de la démocratie, les Soviets cèderont avec la plus grande facilité à n'importe quelle dictature. Les députés au Soviet sont révocables à chaque instant, ils changent continuellement, les Congrès des Soviets ne se tiennent que quelques jours par an. Ils ne peuvent voter que des résolutions d'ensemble. Il ne reste de cette immense pyramide qu'une simple armature : le Comité exécutif permanent, mais à partir du moment où les délégués sont rentrés dans le rang.

ce Comité ne repose plus sur rien. N'importe quelle organisation fortement disciplinée peut le dominer. Dans toute action pratique il faut qu'il passe sous les fourches caudines de ceux qui constituent l'appareil permanent du pouvoir et qui sont désignés par le parti communiste. C'est ainsi que les sommets soviétiques capitulent immédiatement devant l'appareil hiérarchisé du parti bolchevik.

Ainsi, le régime des Soviets, n'est-il qu'une apparence de démocratie. Cette soi-disant démocratie nouvelle capitule sans combat devant la bureaucratie d'un

parti.

Dès 1918 Rosa Luxembourg montra avec beaucoup de force que la classe ouvrière et le socialisme ont besoin de donner la liberté, non seulement à leurs partisans mais aussi à leurs adversaires. C'est, pour le socialisme non pas une concession, mais une nécessité. La liberté, c'est toujours la liberté des autres et du moment où cette liberté est supprimée c'est la liberté de tous qui est menacée de suppression à plus ou moins longue échéance. Et, en liquidant l'Assemblée Constituante en mars 1918, les Bolcheviks qui croyaient liquider seulement la démocratie bourgeoise ont liquidé la démocratie tout court.

Quatrième point de leur programme : « la paix, sans indemnité ni annexion ». La paix qui est bientôt signée à Brest-Litovsk n'est pas une paix sans annexions ni indemnités, c'est une paix sans conditions qui livre pratiquement la Russie à l'envahisseur allemand. L'Allemagne accepte d'abord l'armistice. Mais, une fois l'armistice connu, l'immense armée russe se débande tout entière. Le soldat russe ne fait pas de différence entre l'armistice et la paix. L'armistice, cela signifie qu'on ne se bat plus, en bien, puisqu'on ne se bat plus, « rentrons chez nous ». Or, négocier la paix une fois que les hommes sont rentrés individuellement dans leur foyer, devient une impossibilité.

Les délégués russes, Trotzki à leur tête, refusent longtemps de signer une capitulation pure et simple. Mais les Allemands avancent et, finalement, la délégations russe signe, sans vouloir les lire, les conditions allemandes.

Les seules choses qui empêchent l'Allemagne de conquérir la Russie, tout entière sont : l'immensité du territoire russe, avec son hiver et sa boue printannière, et aussi le fait que les alliés déclanchent leur offensive sur le front occidental. Si la paix de Brest-Litovsk s'érait produite dans la bonne saison et si, pour une raison quelconque, il y avait eu une accalmie en Occident, la Russie tout entière passait sous la domination allemande. Tel aurait été le résultat de la politique et de la tactique bolchevik.

Par conséquent, « la paix tout de suite », bien loin d'être un mot d'ordre socialiste génial, comme certains le disent encore à l'heure actuelle constituait une lourde faute qui aurait dû normalement avoir comme conséquence l'asser-

vissement total du pays.

Enfin les bolcheviks avaient dit : « Nous voulons un Etat qui se dissolve le plus rapidement possible, qui soit le contraire de l'Etat bureaucratique, militaire et policier de la bourgeoisie. Nous voulons un Etat qui s'atrophie progressivement ». Qu'est-il advenu de cet objectif? Les bolcheviks avaient conclu, en novembre 1917, une coalition avec les socialistes-révolutionnaires de gauche. Les S. R. de gauche leur avaient apporté notamment l'appui de leurs militants paysans avec le mot d'ordre de « la terre aux paysans ». Cette coalition était dans la afroportion d'un tiets/deux tiers : 7 Commissaires du peuple S. R. et 14 Commissaires du

saires du peuple bolcheviks, qui formèrent le Gouvernement des 21 premiers Commissaires du peuple.

Ce gouvernement a encore une apparence démocratique, comme tout Gouvernement de coalition est obligé de l'avoir, mais la paix de Brest-Litovsk déchaine une telle indignation que les S. R. dans leur Congrès de Juillet 1918 rompent la coalition et, suivant la tradition des socialistes-révolutionnaires russes qui étaient les descendants des terroristes du XIX° siècle, ils exécutent en pleine séance du Congrès l'Ambassadeur Allemand, le Comte Mirbach. Ils assassinent un des principaux leaders bolcheviks, Ouritsky, et ils manquent de peu d'assassiner Lénine. Dora Kaplan le blesse grièvement. C'est le signal de la terreur.

Les bolcheviks saississent ce prétexte pour prendre le pouvoir à eux seuls et la terreur ne s'applique plus seulement à ceux qui l'avaient suscitée par ces attentats qui, étaient la conséquence de la paix Brest-Litovsk et de l'humiliation nationale. La terreur atteint toutes les couches de la Société, non seulement la noblesse, la bourgeoisie, la petite bourgeoisie, mais tous ceux qui n'étaient pas bolcheviks. La Tcheka, avec Dzerjinski se développe puissamment. La terreur dépasse son but et tout socialiste, tour révolutionnaire doit la condamner parce qu'elle signifie l'entrée du parti bolchevik dans une voie dont il ne pourra plus sortir : la voie de l'Etat bureaucratique, militaire et policier.

Ainsi, en enlevant la liberté aux ennemis du peuple, comme disaient les bolcheviks, on supprime la liberté tout court et au lieu d'aboutir à ce but marxiste de l'atrophie de l'Etat on aboutit dans la pratique à l'hypertrophie de l'Etat et, nulle part au monde, il n'existe un Etat aussi bureaucratique, aussi militariste et aussi policier qu'en Russie où une partie de la population passe son temps à espionner l'autre partie.

CONCLUSION

Quel est donc le caractère de cette révolution?

Il y a des Camarades qui disent : « du moment que la Révolution russe a été faite par des Camarades qui étaient incontestablement des socialistes, des révolutionnaires et des marxistes, du moment que Lénine et ses Camarades avaient incontestablement des intentions socialistes-marxistes, du moment qu'ils voulaient sincèrement aboutir au socialisme et qu'ils pensaient qu'avec leur méthode ils aboutiraient plus vite que nous, cette révolution a donc un caractère socialiste.

Hélas! On ne juge pas les hommes et, surtout, on ne juge pas les classes et les périodes historiques d'après les intentions, on les juge d'après les actes et d'après les résultats.

Les intentions avaient beau être pures, et socialistes, elles ont été contredites par une conception tactique erronnée et qui reste celle de tous les partis communistes : on veut prendre appui sur les masses les plus larges, quelles qu'elles soient, avec n'importe quel mot d'ordre du moment que ce mot d'ordre est un levier d'action de ces masses. Du moment qu'un mot d'ordre suscite un mouvement de masse, c'est paraît-il un mot d'ordre juste.

Les bolcheviks reprochaient aux socialistes d'envisager la révolution comme une longue période d'éducation de la conscience socialiste des masses, du développement de leur esprit civique. Ils se flattaient d'avoir — trouvé une formule pour aller plus vite, un « raccourci » — pour aboutir plus rapidement à la Révolution et au régime socialiste.

Or, les étapes de la Révolution russe, depuis 1921, ont montré que le prétendu raccourci ne conduisait pas du tout à l'édification du régime socialiste, mais prenait une orientation diamétralement opposée. La dictature du prolétariat est devenue la dictature du parti communiste.

Puis, les éliminations successives des oppositions à l'intérieur du parti, les « épurations » massives ont complètement changé le contenu politique et idéologique de ce parti qui est devenu une simple milice passive où toute trace de démocratie a disparu. Ce n'est pas le parti qui exerce sa dictature mais une organisation policière dépendant d'un autocrate qui terrorise le parti.

La classe ouvrière a été dépossédée des droits politiques et civils les plus élémentaires avec successivement : la suppression du contrôle ouvrier l'interdiction de tout mouvement de grève, l'instauration du livret ouvrier et des sanctions pénales aux militants, qui attachent l'ouvrier à l'usine de façon aussi brutale que le serf était attaché à la glèbe.

L'instauration massive du travail forcé avec la création d'une classe de quelque vingt millions d'esclaves vivant dans les camps de concentration et loués aux trusts industriels par la Police secrète constitue un phénomène de masse qui transforme la structure sociale de la Russie et la fait rétrograder vers les formes les plus arriérées et les plus sombres de la civilisation.

La paysannerie « collectivisée » par la force avec une brutalité inouie à partir de 1929, a été à son tour réduite à une sorte de servage d'Etat.

Enfin la bureaucratie est devenue une véritable caste hautement privilégiée. à caractère policier et dont les intérêts — non seulement viagers mais héréditaires — sont opposés à ceux de la classe ouvrières et du peuple tout entier.

A elles scules, la nationalistation des usines et la collectivisation des terres ne sont pas des mesures socialistes. Elles sont des cadres qui peuvent aussi bien convenir au fascisme qu'au capitalisme. A elles seules, la destruction de la classe capitaliste et de la classe des propriétaires fonciers ne signifie pas forcément le passage du socialisme, mais peuvent ouvrir la porte à un régime autocratique et bureaucratique réactionnaire.

Comprenons donc le danger de la tactique qui consiste à pousser à bout les revendications des masses quelles qu'elles soient avec comme seul but la prise du pouvoir. Cette tactique n'a jamais été et ne sera jamais la tactique socialiste. La tactique socialiste énoncée par Marx, Jules Guesde, Jaurès et tous les maîtres du socialisme c'est d'élever la conscience eivique du prolétariat, c'est de développer sa conscience de classe et sa conscience socialiste. Voilà la seule tactique qui mêne à l'édification du socialisme, il n'y en aura jamais d'autre.

Celui qui veut s'affranchir de cette tactique pour trouver un autre moyen fait penser au rebouteux de village qui oublie les principes élémentaires de la médecine et qui tue son malade.

# La vie de la IIIème Internationale par André Ferrat

## LES ORIGINES DE LA IIIº INTERNATIONALE

Q UELLES sont les origines de la Troisième Internationale ? L'idée fondamentale qui a inspiré, dominé l'esprit des fondateurs de la Troisième Internationale est incontestablement l'idée marxiste que les prolétaires doivent se grouper internationalement pour faire prévaloir leur intérêt commun de classe internationale sur les intérêts nationaux.

C'est au cours de la guerre 1914-1918 que dans les groupements d'immigrés révolutionnaires en Suisse, l'idée que la Deuxième Internationale avait fait faillite et qu'il fallait la remplacer par une nouvelle Internationale est née. Il n'entre pas dans mon propos aujourd'hui d'expliquer, d'analyser les causes de ce qu'on a appelé la faillite de la Deuxième Internationale en 1914. Qu'il me suffise de vous dire que ces causes sont certainement beaucoup plus profondes que celles qui étaient mises en avant par les partisans de la Troisième Internationale, les Bolcheviks qui se trouvaient en Suisse en Octobre 1914.

Pour eux, le problème était simple : une petite couche de cadres et de chefs corrompus avait trompé les masses en leur faisant croire que cette guerre était une guerre de libération. Chose d'ailleurs assez curieuse chez des marxistes, ils accordaient à des chefs un pouvoir de persuasion et d'entraînement extraordinaire sur les masses. Ce n'était plus, contrairement à ce que professe le marxisme, les masses qui font l'histoire dans les conditions économico-sociales de l'époque; l'histoire serait faite par des chefs qui trompent les masses. L'explication de la trahison des masses par les chefs comme explication de la faillite de la Deuxième Internationale, n'est pas une explication marxiste.

Mais le fait est là. Quelles que soient les causes, qui débordent le cadre de mon exposé, l'Internationale n° 2, l'Internationale Ouvrière Socialiste ne fonctionnait plus pendant la guerre. Kautsky luj-même a essayé de justifier cette carence en disant que l'Internationale était une organisation pour temps de paix, et non pas une organisation pour temps de guerre. Le Bureau de l'Internationale socialiste ne se réunit pas. Il y avait chez les émigrés socialistes des différents pays qui se trouvaient en Suisse deux courants : l'un était pour la reconstruction de cette Deuxième Internationale, en obligeant le bureau de l'Internationale socialiste à se réunir malgré la guerre. L'autre représenté au début exclusivement par un groupe de Bolcheviks russes, avec Lénine en tête, jugeait utopique de réunir le Bureau de l'Internationale socialiste, car pour elle, ce bureau était constitué par des traîtres. Il s'agissait pour eux d'en créer un autre. Et c'est pourquoi, dès le mois de septembre 1914, Lénine lança ie mot d'ordre qui n'était à l'époque que le mot d'ordre d'un tout petit groupe : la Deuxième Internationale est morte, vaincue par l'opportunisme et par la guerre. Il s'agit maintenant de créer la Troisième Internationale.

Deux conférences eurent lieu, afin de rassembler les socialistes internatio-

nalistes. La première fut celle de Zimmerwald qui eut lieu du 5 au 8 septembre 1915. Elle réunit des éléments socialistes qui n'avaient pas voté les crédits de guerre. Les uns, rares, avaient voté contre, les autres s'étaient abstenus. Il y avait notamment deux ou trois tendances représentant les socialistes allemands. Les révolutionnaires français étaient représentés par deux syndicalistes Merrheim, et Bourderon. Le parti socialiste italien avait une délégation, ainsi que les balkaniques, la Suède, la Norvège, la Hollande, la Pologne, la Suisse. La Russiè était représentée à la fois par des bolcheviks et des mencheviks et aussi par des socialistes révolutionnaires et par un social-démocrate indépendant Léon Trotsky.

A la conférence de Zimmerwald, il y eut une gauche et une droite. En gros, la gauche était pour la création rapide de la Troisième Internationale, et la droite était au contraire pour la reconstitution des liaisons internationales de la Deuxième Internationale. La majorité se prononça contre la création de la Troisième Internationale, contre la scission dans les partis socialistes. Elle élit un Comité Socialiste international, qui aux yeux de certains avait à exiger la convocation du Bureau de l'Internationale Socialiste, et qui, pour les autres, avait à se substituer à ce Bureau. Enfin, la conférence publia un manifeste qui déclarait que la guerre n'était pas une guerre de défense nationale, que les socialistes officiels, au cours de cette guerre, n'avaient pas fait leur devoir, et qu'il s'agissait de lutter pour la paix.

Tels sont les trois grands thèmes du manifeste de Zimmerwald. Les bolcheviks, qui avaient participé à cette conférence, et qui avaient essayé d'en être les animateurs, n'avaient pas fait triompher complètement leur conception, mais ils étaient restés en minorité parmi ceux qu'on appelait les « socialistes zimmerwaldiens ». Aussitôt après la conférence, ils la critiquèrent, la considérant comme tiède, timorée, inconséquente.

La deuxième conférence eut lieu quelques mois plus tard, en avril 1916, à Kienthal, toujours en Suisse. Les Allemands et les Russes dominaient. Les socialistes allemands étaient représentés par des éléments que l'ont peut appeler centre gauche, et par deux groupes de socialistes révolutionnaires de gauche, notamment le groupe de « l'Internationale », c'est-à-dire le groupe de Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg.

Les socialistes français étaient représentés par trois députés: Brison, Raffin-Dugens et Blanc, trois députés S.F.I.O., les socialistes russes, avaient la même représentation, à peu de chose près, qu'à Zimmerwald. Là encore, les bolcheviks ne réussirent pas à faire triompher leur point de vue. Le problème était toujours de savoir s'il fallait exiger la convocation du Bureau de la Deuxième Internationale, ou bien le remplacer par un organisme de création de la Troisième Internationale.

La conférence de Kienthal fut assez confuse. La majorité critiqua violemment le Bureau de l'Internationale Socialiste qui ne se réunissait pas, mais elle ne voulait pas en même temps le faire renaître, et elle renonce saiger sa convocation.

La première cause de la fondation de la Troisième Internationale, n'est autre que la guerre, et l'impuissance de la Deuxième Internationale à fonctionner pendant la guerre. Mais cette cause à elle seule n'aurait pas été suffisante pour constituer une nouvelle internationale, car, au cours de ces deux conférences de Zimmerwald et de Kienthal, une majorité claire et nette n'arrive pas à se dégager pour dire : La deuxième Internationale est morte, il faut tout de suite créer une Troisième Internationale. Il fallait un deuxième événement pour que la Troisième Internationale naisse, et cet événement, fut la révolution russe.

Pendant les premières années de la révolution russe la création d'une Troisième Internationale, état-major et moteur de la révolution internationale, ou tout au moins européenne était pour les bolcheviks une question de vie ou de mort, car ils ne concevaient pas que la révolution russe pût vaincre et se consolider sans la révolution socialiste, au moins à l'échelle européenne. Je souligne cette idée fondamentale, car par la suite, on l'abandonna, mais au début, il n'y avait pas un seul des fondateurs de la Troisième qui ne considérât cette idée comme un axiome.

Les bolcheviks, ne pouvaient pas compter sur la Deuxième Internationale pour faire cette révolution dont ils rêvaient, et qu'ils croyaient prochaine et inévitable. Il ne s'agissait donc plus seulement de souligner l'impuissance des socialistes à se réunir pendant la guerre pour transformer, comme l'avait demandé le Congrès de Stuttgart de la Deuxième Internationale, la crise née de la guerre en une crise révolutionnaire. Il s'agissait essentiellement de sauver la révolution russe, de transformer la révolution russe en une révolution internationale, car il ne leur venait même pas à l'esprit que la révolution russe pouvait subsister à l'intérieur des frontières russes, sans l'aide du prolétariat international.

Le prestige de la révolution russe stimula et développa les courants en faveur de la création de la Troisième Internationale. Ce que l'amertume causée chez les militants par l'incipacité de l'organisme international socialiste pendant la guerre n'avait pas pu faire, l'enthousiasme créé par une révolution qui s'intitulait socialiste, qui se recommandait du marxisme, le prestige de cette révolution à qui on n'avait donné que quelques semaines à vire, et qui subsistait malgré tout le fit.

## LA PREMIERE PERIODE DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

Le Congrès de fondation de l'Internationale communiste eut lieu en Mars 1919 à Moscou. Première observation intéressante : les éléments révolutionnaires marxistes du pays d'Europe où le prolétariat était le plus nombreux, c'est-à-dire les social-démocrates internationalistes allemands, dirigés par Liebknecht et Rosa Luxembourg — qui devaient d'ailleurs être assassinés tous les deux en Janvier 1919 — étaient contre la constitution de la Troisième Internationale.

Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg pensaient que la Troisième Internationale constituée autour du nouvel Etat russe pourrait être dangereuse pour le socialisme, et ils faisaient déjà de graves réserves, tout en soulignant l'héroïsme des révolutionnaires russes, tout en se plaisant à souligner leur

mérite, ils voyaient aussi le danger en germe. Et c'est pourquoi ils n'étaient pas partisans de la création de l'Internationale, de la Troisième Internationale.

Mais ils furent assassinés, et leurs lieutenants, leurs troupes, subirent l'entrainement, bien naturel, des masses révolutionnaires. Il était normal que des jeunes ouvriers, que des soldats, que des militants, par sentiment profond, soient attirés vers une révolution qui brandissait le drapeau du socialisme international, aussi les socialistes allemands de gauche et d'extrême-gauche du groupe Spartacus furent-ils représentés au rer Congrès.

Mars 1919. La guerre civile n'était pas terminée en Russie. La révolution battait son plein en Allemagne et en Hongrie. Si bien que la thèse des bolcheviks : « Nous voulons développer la révolution en Europe, l'Armée rouge est à la disposition des socialistes européens pour les aider à faire leur révolution » avait un retentissement profond. Le problème s'était naturellement posé tout de suite : Est-ce que le gouvernement russe ne sera qu'un instrument de l'organisme suprême du prolétariat révolutionnaire — l'Internationale communiste — ou bien sera-ce le contraire?

Tout le monde à cette époque répondait : « Il est évident que l'Etat russe, et notamment l'Armée rouge ne seront qu'un instrument de l'Internationale communiste ». Les bolcheviks eux-mêmes voyaient la possibilité et la nécessité pour certains partis socialistes, et notamment pour le parti allemand, de jouer dans cette Internationale un rôle prépondérant. Mais, une chose sont les intentions, autre chose la réalité.

Le Premier Congrès de l'Internationale fut le rassemblement de ceux qui étaient partisans de la dictature du prolétariat, en rupture avec la Deuxième Internationale, qu'on considérait comme n'existant plus, et en effet, pratiquement elle n'existait plus.

Le deuxième Congrès de l'internationale communiste eut lieu en octobre 1920. C'est un congrès de principe, un congrès programmatique. Il s'agit de définir les thèmes principaux de la doctrine communiste : la conception de l'impérialisme, « dernière étape du capitalisme »: On théorise l'idée de la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, la théorie du défaitisme; la théorie de la révolution coloniale, comme aide à la révolution socialiste des pays avancés; on définit le principe de l'alliance de la paysannerie révolutionnaire avec le prolétariat socialiste.

Le Deuxième Congrès fut le véritable congrès de constitution de la Troisième Internationale, parce que tout de suite après ses assises, des partis communistes nationaux se créèrent dans la plupart des pays d'Europe, et même hors de l'Europe. C'est tout de suite après le Deuxième Congrès de l'Internationale communiste que se constitua par exemple en France, le Parti Communiste, ou plus exactement le Parti Socialiste (Section française de l'Internationale communiste). Au Deuxième Congrès, en effet, il y avait non seulement, comme au Premier, quelques représentants à titre personnel du mouvement ouvrier français (au Premier Congrès par exemple le représentant français le plus typique était Rosmer, mais Rosmer était plutôt syndicaliste anarchisant), il y avait là des représentants des partis socialistes officiels. Pour la France, il y avait Cachin et Frossard, qui représentaient le Parti Socialiste S.F.I.O.

Cachin et Frossard furent subjugués par cette idéologie nouvelle, et le

sentiment révolutionnance qui chez eux s'alliait d'ailleurs avec un opportunisme réaliste profond, fit qu'ils comprirent qu'il y avait en France un mouvement de lassitude et de dégoût contre la guerre d'une part et d'admiration spontanée et irréfléchie de la révolution russe. Il était normal qu'ils fussent à la tête de ce-mouvement, à la façon dont un bouchon est sur la vague. Revenant de Moscou, ils prèchèrent la nécessité d'adhérer à l'Internationale nouvelle, qui essayait de mettre en pratique, les grands principes du socialisme.

Ils revinrent avec les fameuses vingt et une conditions. En effet, les bolcheviks commençaient à redouter l'entrée dans la Troisième Internationale, des hommes qui avaient été pendant la guerre leurs ennemis, « opportunistes » et « Social patriotes » et qui venaient à la Troisième Internationale simplement parce que les masses les y poussaient. Les Communistes russes disaient : « Nous voulons bien accepter les masses, et les encadrer, mais pas avec de tels chefs ». Et c'est pourquoi ils établirent des barrières à l'entrée de la Troisième Internationale, pour empêcher un certain nombre de militants socialistes de premier plan d'y suivre leurs troupes. Les vingt et une conditions furent l'occasion ou tout au moins le prétexte de la scission, notamment en France au Congrès de Tours, où la majorité suivit ceux qu'on appelait les pélerins de Moscou, Cachin et Frossard. La minorité resta dans le vieux Parti.

Donc, après le Deuxième Congrès, au cours de l'année 1921, dans tous les pays d'Europe, les partis communistes étaient constituées. Au yeux des bolcheviks ils étaient bien impurs. Ils étaient loin d'être des partis disciplinés par un cadre de révolutionnaires professionnels. Ils sortaient de la social-démocratie, avec tout ce que les bolcheviks reprochaient à cette social-démocratie de mauvais ou d'inefficace.

La première occupation de l'état-mojor constitué au Deuxième Congrès, le Comité Exécutif de la Troisième Internationale, fut de préparer un Congrès sè consacrant aux questions d'organisation, expliquant aux délégations comment on devait construire les nouveaux partis, ce fut le Troisième Congrès qui se tint à Moscou en été 1921.

Le parti communiste n'a rien de commun avec le parti socialiste, surtout avec le parti socialiste de cette époque, pour ce qui est de la structure et de la tactique. Le Troisième Congrès de l'Internationale explique quelle doit-être la structure interne d'un parti communiste, comment on doit former des noyaux dans les organisations de masse (syndicales ou autres), comment on doit faire un travail de fraction, comment dans les usines il doit y avoir des organisations du parti, toutes choses entièrement nouvelles à l'époque pour les partis social-démocrates qui venaient de se transformer en partis communistes.

Le Troisième Congrès expose les principes essentiels de la tactique léninienne, qui consiste à détecter la revendication de masses dans un milieu déterminé, à formuler cette revendication, à la faire sienne, et entraîner ainsi les masses non-communistes derrière le parti, parce que celui-ci défend une revendication qui est leur, que cette revendication soit socialiste ou non. Et en même temps, en balance avec la lutte contre l'opportunisme, contre les « chefs droitiers » qui avait été menée dans le Deuxième Congrès, avec les vingt et une conditions, il s'agissait aussi de lutter contre les élêments gauchistes.

Pourquoi lutter contre les éléments gauchistes en 1921 ? Alors que jusque-là

les communistes russes avaient au contraire recherché leurs concours? Cest parce que en 1921, après l'insurrection de Cronstadt, après les insurrections paysannes, la Russie s'est orientée vers la N.E.P., la Nouvelle Economie Politique, contre le communisme de guerre, et contre ceux qui ne comprenaient pas la nécessité de composer avec la réalité capitaliste. Ce « tournant à droite » du gouvernement russe trouve son pendant dans la politique de la Troisième Internationale, avec la lutte, contre les extrêmes-gauches, contre les éléments anarchisants. Contre eux, Lénine écrit une brochure dont vous connaissez tous, au moins le titre, « La maladie infantile du communisme ». Si je vous rappelle cela, c'est parce que, pour la première fois, nous voyons la traduction immédiate sur le plan de l'Internationale des préoccupations spécifiquement russes.

Mais après le Troisième Congrès, il apparut que le postulat sur lequel la Troisième Internationale avaient été construite, à savoir que la Deuxième Internationale étaite morte, n'était pas exact. A cette époque, la Deuxième Internationale était en train de se reconstituer, et par dessus le marché, il y en avait encore une autre qui se constituait, et que l'on appelait de façon assez baroque, « l'Internationale 2 1/2 ». La Deuxième était la vieille Internationale avec les éléments les plus droitiers de l'Internationale d'avant-guerre; la Deuxième Internationale et Demie, était composée par des socialistes révolutionnaires, et surtout par des Autrichiens et par des Allemands, avec à sa tête l'Ecole marxiste autrichienne, dont Otto Bauer. Comme Rosa Luxembourg ils ne se laissaient pas éblouir par le prestige tout neuf de la révolution russe, allaient plus loin que les apparences, et se rendaient compte du danger que recelait cette révolution.

Lénine, en grand réaliste qu'il était, comprit qu'il fallait changer de méthode et au grand scandale de ses propres camarades, batailla dans son parti, et dans l'Internationale communiste pour arriver à réunir une conférence des trois Internationales. Elle se tint à Berlin et, pendant plusieurs jours, on discuta de la possibilité de fusionner ou tout au moins de s'allier. Cette conférence se solda par un échec.

En fin 1921, se réunit le Quatrième Congrès de l'Internationale communiste. Ce Congrès devait clore la première période de la Troisième Internationale, la période léninienne. En effet, peu de temps après le Quatrième Congrès de fin 1922, Lénine, frappé de paralysie, abandonnait la vie politique active, il devait mourir, le 21 janvier 1924.

Le Quatrième et dernier Congrès auquel Lénine participa fut caractérisé par la volonté acharnée représentée surtout par Trotsky, qui devenait à ce moment le grand leader de la Troisième Internationale, d'une épuration systématique des jeunes partis communistes des éléments opportunistes, de former des partis centralisés, et de développer la tactique du front unique.

Car malgré l'échec de la conférence des Trois Internationales l'idée subsistait que si « on ne pouvait pas former une internationale unique, on pouvait tout au moins sur certains points déterminés se mettre d'accord pour mener des actions précises en commun. Cette idée du front unique qui avait à l'origine un sens d'unité prolétarienne non niable devaît d'ailleurs être rapidement altérée et transformée dans le sens d'une tactique « de la volaille à plumer ». C'est donc autour du problème de la tactique du front unique que se déroula le Quatrième Congrès, on y prit aussi des décitions relatives à l'épuration des partis communistes, notamment l'épuration des éléments francs-maçons qui, aux yeux de certains éléments de l'Internationale et notamment de Trotsky, représentaient l'infiltration bourgeoise et petite bourgeoise à l'intérieur des partis communistes.

Et enfin, un thème important fut débattu au Quatrième Congrès, avec beaucoup d'ampleur : c'est le problème de la révolution coloniale, l'idée que la Troisième Internationale ne peut pas être, comme l'était la Deuxième, une Internationale des ouvriers de race blanche, mais qu'elle doit être une Internationale vraiment mondiale. En outre, il s'agit de faciliter, de susciter même l'œuvre d'émancipation nationale, des partis nationalistes des colonies qui réclament l'indépendance par la séparation d'avec la métropole. Ces partis indigènes devaient, dans la théorie émise alors, être les alliés naturels du prolétariat.

Au fond, la conception de l'impérialisme était très simple : l'impérialisme, selon Lénine et ses disciples est une phase nouvelle du régime capitaliste, étendu à l'ensemble de la Terre, et qui exploite non seulement le prolétariat de son propre pays, mais également les indigènes des colonies. Par conséquent, les mouvements d'émancipation nationale, et de séparatisme de ces colonies aboutissent à hâter la décomposition et la ruine du système capitaliste. Que' cela aboutisse à la ruine tout court, c'était une autre question dont la Troisième Internationale n'avait cure.

Jusqu'au Quatrième Congrès, malgré la tendance à s'ingérer dans la vie des partis correspondants et les directives de centralisation et d'épuration, l'Internationale communiste est une réunion démocratique des différents partis. Ce caractère démocratique, elle va bientôt le perdre, en même temps qu'elle perdra son caractère original. C'est ce qui va se passer dans la deuxième étape de l'Internationale communiste.

## L'INTERNATIONALE COMMUNISTE APRES LA MORT DE LENINE

Après la mort de Lénine se produisit une grande crise à l'intérieur du parti communiste russe, et automatiquement à l'intérieur de l'Etat russe lui-même. Lénine, avant de mourir, avait rédigé d'ailleurs un document qu'on a appelé « le testament de Lénine » dans lequel il examinait les qualités et les défauts des hommes les plus éminents du parti bolchevik.

Il les a caractérisés d'ailleurs avec lucidité, et franchise; notamment il n'était pas très tendre sur la fermeté de principe d'hommes tels que Zinoviev et Kaménev. Pour ce qui est de Staline, il le considérait comme un manœuvrier sans scrupules brutal et rusé. Quant à Trotsky, c'était selon lui le plus doué et le plus capable de lui succéder, bien qu'il notât ses défauts : « Il est, disait-il notamment, excessivement porté à l'assurance ».

Le brillant, les qualités d'orateur et d'organisateur de celui qu'on a d'ailleurs appelé à juste titre, « l'organisateur de la victoire », le créateur de l'Armée Rouge, ses qualités révolutionnaires romantiques qui s'alliaient d'ailleurs avec certaines tendances bonapartistes, ce caractère violent, intransigeant, faisaient de Trotsky l'homme le plus apte à remplacer Lénine.

Mais déjà en 1921, sur la proposition de Zinoviev au Bureau politique du

parti bolchevik, Staline avait été nommé Secrétaire général du Parti. A cette époque personne n'y avait fait opposition, Trotsky pas plus qu'un autre, car c'était un poste assez modeste, assez effacé beaucoup plus technique que politique, mais extrêmement précieux pour Staline et qui cadrait admirablement avec les qualités de cet homme. Ce n'est pas un orateur brillant, il parle russe avec un accent géorgien très prononcé qui faisait rire quelquefois — on n'oserait pius maintenant — dans les Congrès. Son style lourd est un peu semblable au style des versets d'un catéchisme. Rien de commun avec le style brillant, quelquefois poétique d'un Trotsky. Mais c'est un homme qui possède le sens de l'organisation et du travail secret. C'est un vieux révolutionnaire qui avait participé à toutes sortes de coups de mains. C'est, un militant qui connait à fond le Parti, mieux que les autres. Car tous les autres ont passé une bonne partie de leur vie à l'étranger. Lui est toujours resté en Rusie. Ce sens pratique, allié avec beaucoup de fermeté, une ruse orientale, exempte de scrupules, devait faire merveille à ce poste central.

En dehors d'un cercle restreint de militants chevronnés, qui connaissait Staline? Personne. Tandis que Trotsky était le plus populaire après Lénine. Staline, prudent, commença par isoler Trotsky. En bon manœuvrier, il resta dans les coulisses. Il mit en avant deux hommes, Kaménev et Zinoviev. A eux trois ils composaient la troika (l'attelage russe de trois chevaux), en 1924-1925. L' est important de voir les trois questions essentielles autour desquelles la rivalité devait se cristalliser.

Première question : la conception de la révolution internationale. Trotsky, continuait à défendre et à développer l'idée première qui avait prévalu à la constitution de la Troisième Internationale, suivant laquelle sans la révolution internationale, la révolution russe ne peut pas être victorieuse. C'est ce qu'on appela la « théorie de la révolution permanente ». Ses adversaires caricaturèrent sa position, suivant le vieux principe selon lequel le meilleur moyen de combattre les arguments de l'adversaire, c'est d'abord de les déformer.

Seconde question: attitude vis-à-vis de la paysannerie. Trotsky était contre tout élargissement de la N.E.P. et rappelait sans cesse que ce n'était que quelque chose de provisoire, qu'il faudrait un jour abolir. Staline, au contraire, était pour l'élargissement de la N.E.P., pour que le paysan russe soit de plus en plus satisfait.

Enfin, la troisième question était plutôt un état d'esprit qu'une théorie. Chez Trotsky et ses partisans, dominait davantage l'esprit occidental, une conception d'ailleurs assez romantique et aventurière de la révolution mais enfin, une conception mondiale de la révolution internationale. Chez les autres, au contraire, régnait ce que Trotsky appelait l'étroitèsse nationale : « Ce qui se passe en Russie nous suffit ». Le nationalisme russe, déjà laissait passer l'oreille.

Cette lutte entre Trotsky et les trotskystes d'un côté et la troïka de l'autre eut immédiatement ses répercussions dans l'Internationale communiste. Chaque fois qu'il y aura en Russie une révolution de palais, chaque fois qu'il y aura en Russie plusieurs tendances en opposition, nous retrouvons dans l'Internationale communiste et dans chaque parti adhérent à cette Internationale, les mêmes tendances. Les unes se recommandaient de Trotsky, les autres de Zinoviev, les

autres de Staline. Cette lutte domina l'histoire intérieure de la Troisième Internationale de 1024 à 1020.

En Russie cette lutte se développe de la façon suivante : d'abord la troika aboutit à relever en janvier 1025 Trotsky de ses fonctions de Commissaire du Peuple à la Guerre, Mais bientôt, Zinoviev et Kaméney/se rendent compte du chemin où les engage Staline. L'influence de Staline devient prépondérante.

Zinoviev et Karménev qui avaient été des émigrés, et qui par cela même comprenaient beaucoup mieux la position de Trotsky étaient beaucoup moins étroitement russes que Staline. Zinoviev et Kaménev se rapprochèrent de Trotsky et bientôt; se forma, au printemps 1926 le bloc Trotsky, Zinoviev, Kaménev,

d'un côté, contre Staline, Boukharine, et quelques aurres de l'autre.

Le conflit se déroula notamment à propos de la défaite de la révolution chinoise en 1927. Et puis, utilisant les mécontents, à l'intérieur du parti bolchevik, Trotsky, Zinoviev et Kaménev développent une vaste opposition, qui devient publique. Ce n'est plus dans les sphères étroites du bureau politique du Comité central, et des Congrès que la bagarre se mène, c'est dans le Parti, qui est secoué jusque dans ses fondements et même hors du Parti puisque l'opposition fait des manifestations de rues.

Au fond, le problème de l'existence du Parti unique est posé. La scission apparaît comme une éventualité. Et par conséquent, la fin de la dictature du prolétariat à la manière bolcheviste, c'est-à-dire de la dictature d'un seul parti. Il s'agit donc de réagir de la façon la plus impitoyable. On exclut et on em-

prisonne en masse.

Il ne s'agit plus à ce moment-là de lutte idéologique. La démocratie, les possibilités d'expressions qui subsistent encore à l'intérieur du Parti deviennent dangereuses.

Ce ne sont plus des arguments idéologiques que l'on emploie, c'est la Guépéou, c'est la prison. On arrête les militants chez eux, au petit matin, et on les boucle. Ce qui avait été employé hors du Parti contre les S.R. de gauche, en 1919, on l'emploie dans ce Parti contre l'opposition en 1927. Et c'est ainsi que Trotsky est déporté à Alma-Ata en décembre 1927. On n'ose pas encore exécuter les oppositionnels de marque. On y viendra; pour l'instant, on ne fait que les emprisonner et les déporter. Devant cette attitude violente et brutale, de l'appareil du Parti, les autres oppositionnels se calment, et capitulent. C'est la première capitulation de Zinoviev et Kaménev, et des autres, qui font leur mea culpa, parce qu'ils ne veulent pas, être emprisonnés, ou envoyés dans les steppes de Sibérie.

Quelles sont, au fond, les raisons de la défaite de Trotsky et des trotskystes ? La raison essentielle est la fatigue de la masse du peuple russe, qui ne pouvait pas suivre la théorie de la révolution permanente internationale. C'est la renaissance du nationalisme russe heurté par l'internationalisme de Trotsky. C'est le

poids de la paysannerie qui est plus fort que le poids du prolétariat.

Et Staline s'appuie sur cette paysannerie, contre Trotsky qui ne dispose que d'une avant-garde. L'immense masse russe se retourne inconscienment, vers Staline, qui la représente mieux que Trotsky. Voilà les raisons fondamentales de la défaite de Trotsky.

Sur le plan de la Troisième Internationale, c'est au cinquième Congrès de

l'Internationale communiste qui se tint en été 1924 que la lutte contre le trotskysme est porté à l'échelle internationale. Mais si les partis sont déchirés par les mêmes luttes que le Parti bolchevik, il se produit néanmoins une transformation des partis communistes, sous le mot d'ordre de la « bolchevisation » des Partis communistes. Il s'agissait de forger chaque Parti communiste à l'image du Parti russe, d'en faire une sorte d'armée disciplinée, hiérarchisée, centralisée dans laquelle la démocratie n'existe plus, où les ordres viennent d'en haut, jusqu'en bas, et non pas de bas jusqu'en haut. Et l'Internationale elle-même se transforme d'une association de Partis en un Parti international.

L'Internationale socialiste n'a guère d'autre organisation qu'un Bureau permanent où quelques représentants des partis adhérents sont groupés et un Congrès périodique. L'Internationale communiste est une toute autre chose. L'Internationale communiste est un Parti organisé internationalement. Au Cinquième Congrès, on élit un Comité exécutif. Il y a encore une apparence de démocratie. L'élection est libre. Il y a là des représentants des principaux partis. Mais en pratique, ce n'est pas le Comité exécutif qui exerce le pouvoir mais le secrétariat de l'Internationale et un appareil immense de fonctionnaires. Le secrétariat de l'Internationale communiste, en général comprend cinq membres, et c'est l'organisme qui décide de tout. Le reste ne devient qu'une assemblée d'apparat où il s'agit d'approuver des thèses et des mots d'ordre qui ont déjà été élaborés par la bureaucratie. Au siège de la Troisième Internationale à la Moskovaïa, à Moscou, il y a de nombreux bureaux. Chaque pays appartient à une secrétariat politique : le secrétariat des pays latins, le secrétariat des pays de langue germanique, le secrétariat balkanique, le secrétariat d'Amérique du Nord, le secrétariat des pays d'Amérique latine, le secrétariat colonial, etc... Chacun de ces secrétariats possède un personnel considérable, secrétaires, traducteurs, informateurs, instructeurs chargés de missions, etc... On y reçoit les journaux de tous les pays, et tous les documents intérieurs des organismes des Partis. Chaque secrétariat a son secrétaire, qui est un homme de confiance du bureau politique du Parti bolchevik, en général un Russe, et son secrétaire-adjoint.

Naturellement, les employés sont presque tous des Russes, ou des assimilés, beaucoup sont membres de la Guépéou, de la police politique russe (aujourd'hui appelée N.K.V.D.). Si bien que nous avons là autant de directions politiques, souvent beaucoup mieux informées de ce qui se passe dans le pays en question

que la direction du Parti communiste du pays même.

Sous la direction du Secrétariat général chaque secrétaire du Parti envoie dans chacun des Partis communistes de son ressort un délégué d'une autre nationalité qui représente l'Internationale. Celui-ci à autour de lui un personnel d'instructeurs spécialisés pour chaque branche de travail, des informateurs, des agents de liaison, etc... En contact permanent avec les unités les plus sûres du Comité Central du Parti de son ressort, il les conseille, les aide, leur donne des directives qui équivalent bientôt à des ordres, car au bout d'un certain temps il les a en mains. Ils continue ainsi dans le Comité Central le groupe des hommes sûrs, les plus décidés, qui seront assurés d'être régulièrement maintenus au Comité Central et d'accéder aux postes les plus importants du Parti.

Au contraire, il éliminera progressivement les éléments qui manifestent des

tendances à l'indépendance et qui veulent penser avec leur propre tête.

Au bout de quesques années une « sélection » se fait parmi les dirigeants de chaque Parti. Ils sont périodiquement convoqués à Moscou devant les organismes de l'Internationale où ils ont à répondre en détail de leur travail et en général, de leur activité. On les critique durement, quand ils travaillent mal, s'ils persistent ils sont rapidement mis dans un état d'isolement et de suspicion insupportable et seront bientôt limogés. Mais s'ils réussissent et surtout s'ils sont fidèles, s'ils acceptent les reproches et les blames avec la docilité voulue, avec reconnaissance, alors on les aide efficacement on les rend populaires, on les sacre grands hommes politiques.

THE RESIDENCE

Ainsi entre 1932-36 le Secrétariat de l'Internationale a réussi à avoir dans chaque Parti des directions stables qui lui sont dévouées corps et âmes. Ces directions possédant d'ailleurs un effectif de fonctionnaires permanents, dont

beaucoup ont été formés dans les écoles internationales de Moscou.

Quand au secrétariat de l'Internationale lui-même, il est, de plus en plus, un simple appendice du bureau politique du Parti Communiste Russe dont il exécute ponctuellement les ordres.

Dans ces conditions il n'est pas nécesaire de convoquer des Congrès de l'Internationale communiste. Au contraire ce serait plutôt gênant. On ne convoque que des conférences où les représentants dûment choisis des divers pays viennent exclusivement rendre compte de leur travail et recevoir des directives.

Le Cinquième Congrès eut lieu en 1924. Il faut attendre en 1928 pour qu'il y en ait un Sixième. Le Sixième Congrès, d'ailleurs, est complètement différent des congrès précédents. C'est déjà le congrès complètement bureaucratisé. Bien avant que les « délégués » arrivent à Moscou, les instructions ont été données. On sait quels seront les « délégués » qui ont été choisis avec soin, par conséquent, c'est une conférence d'application, beaucoup plus qu'autre chose.

Il faut reconnaître que dans la plupart des partis se manifeste une sérieuse résistance à l'emprise de l'appareil de l'Internationale. Les éléments les plus hardis savaient spéculer sur les divergences qui se manifestaient à l'intérieur du Parti bolchevik, et des courants ont pu exister parce que les uns misaient sur Staline, les autres sur Boukharine, les autres sur Zinoviev. Et c'est ainsi qu'il y avait tout de même une certaine hétérogénéité encore au Sixième Congrès.

Au Sixième Congrès, c'est le triomphe de Boukharine. Mais une fois de plus se vérifie le vieux proverbe qui dit que la Roche Tarpéienne est près du Capitole. Boukharine grand leader du Sixième Congrès devait presque disparaître de la circulation quelques semaines après. Il avait été, avec Staline dans sa lutte d'abord contre Trotsky, ensuite contre Zinoviev et Kaménev. Il avait été le théoricien de la liaison avec la paysannerie, et de l'élargissement de la N.E.P. Il est le grand théoricien de la tactique classe contre classe, du front unique par en bas, du social-fascisme, etc... Il était d'ailleurs extrêmement cultivé et brillant. Quand on connaissait cet homme personnellement, on se rendait compte des grandes qualités intellectuelles qu'il avait, mais dans le milieu où il vivait, il ne pouvait pas donner d'autres théories que celles que je viens

En Russie, à ce moment-là, on arrive à un « tournant ». Jusqu'à présent, c'était la théorie défendue d'ailleurs brillamment par Boukharine, de l'alliance avec la paysannerie, avec le paysannerie petite propriétaire, qui avait prédominé

- la N.E.P. élargie - mais on se rend compte qu'on ne peut plus continuer davantage avec d'une part un secteur industriel et commerçant complètement nationalisé, et bureaucratisé, et un secteur paysan libre. Il y a une telle antimonie entre ces deux sociétés différentes qu'il faut que l'une ou l'autre meure.

Et c'est le grand tournant vers la collectivisation agraire, c'est-à-dire la création des soykhoses et des kolkhoses, par la violence et non par la conviction. A partir de 1928-1929; on oblige les paysans à se grouper, en kolkhoses, ou bien on fonde les sovkhoses avec des stations de tracteurs.

En fait Staline reprend, avec plusieurs années de distance, la thèse de Trotsky. Staline a dit : « Oui, mais nous prenons cette idée maintenant. A l'époque où Trotsky la défendait, elle était prématurée. C'est seulement maintenant qu'elle est juste ». C'est une simple affirmation. Il est possible qu'on ait pu l'appliquer plus tôt ou plus tard. Peu importe. Le fait est là.

A partir de 1929 on entre dans une nouvelle phase de l'histoire de la révolution russe, la collectivisation agraire. La brutalité avec laquelle elle fut menée, dépasse l'imagination. On évalue à une dizaine de millions le nombre des paysans qui furent déportés, à deux ou trois millions le nombre de ceux qui furent exécutés ou moururent de faim ou de mauvais traitement. C'est un progrès qui coûte cher, et par des méthodes telles que dans aucun pays du monde autre que la Russie ou l'Asie on ne pourrait les appliquer. Il en résulte une grande crise, car même dans un pays de 160 millions d'êtres humains, une saignée pareille est sensible. Les révoltes des paysans deviennent plus nombreuses. La famine sévit à nouveau dans le pays et malgré les réquisitions effectuées par le N.K.V.D. et des brigades spéciales de communistes éprouvés, la classe cuvrière souffre énormément.

La production baisse dans les usines dans le temps même ou le plan d'industrialisation forcée exige des résultats immenses. Pour augmenter coûte que coûte la production, on a recours à une nouvelle vague de terreur contre la classe ouvrière et surtout contre les techniciens de l'industrie que l'on accuse de sabotage alors que seules les conditions objectives causées par la politique de collectivisation forcée et d'industrialisation bureaucratique sont à incriminer.

Il faut trouver coûte que coûte que la situation catastrophique est due au

sabotage des « ennemis du peuple ».

C'est en 1031 que commencent les premiers fameux procès spectaculaires, montés de toutes pièces pour obtenir des accusés les aveux les plus invraisemblables : procès de techniciens, des directeurs d'usine. Chacun sait qu'on risque sa tête désormais. Ce n'est plus simplement la prison, c'est l'éxécution après des semaines et des mois de tortures. De façon plus lourde encore s'appesantit le régime policier.

Et c'est aussi à ce moment que sur le plan international se produit un grand événement : l'avenement de l'hitlérisme en Allemagne, en 1933. Tous ceux qui sont encore restés dans l'Internationale communiste avec les idées du début et qui s'imaginent encore que l'Internationale communiste était une coopération des partis communistes vraiment révolutionnaire, tous ceux-là s'attendent à ce que l'Internationale communiste agisse pour empêcher Hitler de prendre le pouvoir.

Quelle n'est pas leur stupéfaction, leur désarroi, leur crise morale, lorsqu'ils

s'aperçoivent que l'Internationale communiste entend rester neutre devant l'arrivée de Hitler au pouvoir. Non seulement elle entend rester neutre, mais elle blâme ceux des communistes allemands ou étrangers, ou russes, qui auraient voulu développer une action anti-hitlérienne, en Janvier 1933. On les exclut de l'Internationale, et on explique que c'est tant mieux si Hitler prend le pouvoir en Allemagne, car après lui, ce sera le communisme qui triomphera, objectivement assure-t-on, Hitler fraye la voie aux communistes.

Telle est la thèse défendue officiellement à cette époque. Il ne s'agit pas du tout de lutter contre le fascisme, bien au contraire, le fascisme est la dernière carte du capitalisme, qu'il la joue donc, parce qu'après ce sera notre tour.

## LA FIN DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

On peut dire que cette attitude met fin à ce qui restait encore de l'Internationalisme prolétarien. A ce moment, l'Internationale communiste, en tant que groupement de révolutionnaires qui voulaient briser le capitalisme et instaurer le socialisme, cette Internationale a fait faillite. Et il faut attendre après le Sixième Congrès qui s'était tenu en 1928 non plus quatre ans, mais sept ans, afin que se tienne un nouveau Congrès de l'Internationale communiste.

Ce nouveau Congrès a lieu en 1935, plus de deux ans après l'avènement de Hitler, les bureaux de l'Internationale ont médité. Ils se sont rendus compte que leur théorie ne ténait pas, que cette fameuse dernière carte risquait bien d'être un danger non pas tant pour le prolétariat international, mais pour la Russie elle-même. Ils se rendent compte qu'une grave erreur a été commise par eux en 1933. Jamais ils ne le reconnaitront officiellement, mais par devers eux, ils savent bien qu'ils se sont lourdement trompés. Il s'agit de changer complètement de tactique, en accord naturellement avec le Parti communiste russe.

Or, le Bureau politique du Parti communiste russe se rend compte qu'en effet une faute énorme a été commise en 1933 et que le mieux est d'apprendre à l'école de Hitler lui-même. C'est ainsi que naissent trois grandes théories nouvelles. La première est la théorie du « front populaire ». La deuxième est celle de la spéculation sur le sentiment nationaliste des masses dans chaque pays. La troisième est la théorie de la prise légale du pouvoir, opposée à la prise révolutionnaire du pouvoir qui jusqu'alors avait été la théorie de l'Internationale.

En effet le succès de Hitler avait persuadé le bureau politique du Parti bolchevik, que les Partis communistes ne deviendront jamais des partis de masse si on ne spécule pas sur les sentiments primaires des masses, et que le nationalisme élémentaire, le chauvisme est un levier d'action considérable, que par conséquent il faut en finir avec l'Internationalisme et la lutte contre l'armée bourgeoise, et qu'il faut au contraire flatter le sentiment national, la grandeur du peuple, le patriotisme, etc... et devenir le champion de ces idées.

« Si Hitler a réussi, c'est parce qu'il a flatté ce sentiment national du peuple, en Allemagne, si nous voulons nous aussi réussir, il faut faire la même chose dans tous les pays. Ce sera contradictoire, on ne peut pas à la foi flatter le sentiment national chez les Français, les Italiens, les Ailemands, nuisque ces sentiments nationaux sont égoïstes et antagonistes. Peu importe!

On arrivera à la dissolution officielle de la Troisième Internationale par ce moyen, mais l'Internationale n'est qu'un outil. On le remplacera par un autre outil. »

Il s'agit donc de développer ce nationalisme, et de trouver dans les pays capitalistes les alliés nécessaires. C'est la période de la fameuse déclaration Laval-Staline sur le renforcement nécessaire de l'armée française. C'est la période de la tactique du front populaire, sous prétexte de lutter contre le fascisme, on est disposé à s'allier à n'importe qui, même à des Partis de droite car on peut toujours rivaliser avec eux de nationalisme.

Hitler n'avait pas pris le pouvoir par une révolution violente. Il a pris le pouvoir légalement. « Eh bien, disent les communistes, pourquoi nous, communistes, ne ferions-nous pas la même chose? » Encore une fois, le Septième Congrès, c'est le congrès qui sous le prétexte de tirer les leçons de la victoire hitlérienne, essaie d'appliquer et de transporter dans la tactique des Partis communistes et de l'Internationale toute entière les principes et les méthodes qui ont été les facteurs essentiels de la victoire hitlérienne.

Mais en même temps, le Septième Congrès est obligé de mettre une autre question en avant. Si n'importe quel mot d'ordre est bon pourvu qu'il aboutisse au résultat : la conquête des masses, il faut toutefois que l'on respecte cette idée essentielle : la défense de l'U.R.S.S. et la domination de l'U.R.S.S. Vous pouvez professer n'importe quelle théorie si en même temps, vous vous affirmez comme un défenseur de l'U.R.S.S., vous pouvez être admis dans les rangs du communisme.

Et c'est ainsi que Dimitrof, devenu secrétaire de l'Internationale communiste, développa au Septième Congrès mondial cette idée que la fusion des Partis socialistes et des Partis communistes est souhaitable et nécessaire. Finies les evingt et une conditions, on ne les pose plus. Aux yeux des communistes, les socialistes peuvent défendre des thèses qui hier étaient réputées comme réactionnaires, social-chauvines, social-fascistes, petites bourgeoises. On peut fusionner malgré ces différents et ces désaccords de théorie. La seule chose qu'on vous demande, c'est que vous reconnaissiez sans critique ni réserve le régime qui existe en U.R.S.S.

Si cela est acquis, aux yeux de Dimitrof et du Septième Congrès. l'unité organique est parsaitement possible. Et quand les socialistes viendront rappeler les vingt et une conditions, on leur dira, avec un sourire : « C'est une vieille histoire, cela n'existe plus, la situation a changé. Vous êtes d'accord avec I'U.R.S.S.? Cela suffit. Le reste n'a aucune importance »:

Ce changement fondamental du contenu politique et idéologique de la Troisième Internationale officialisé par le Septième Congrès, avait été en pratie

réalisé dès 1934. Le Sixième Congrès ne fit que le ratifier.

Or, cette transformation politique nécessitait une transformation du contenu humain des Partis de la Troisième Internationale, et en premier lieu du Parti communiste russe. Tous les anciens leaders, tous les anciens militants de la páriode héroïque sont suspects, malgré leurs déclarations réitérées d'accord complet et de fidélité totale. Il est plus sur de les chasser du Parti et, pour les plus populaires, de les exterminer.

Le prétexte et le signal de cette vaste contre-révolution intérieure est

donné par le meurtre de Kirov, second de Staline, chef de la région de Léningrad, tué par un membre du Parti en décembre 1934. Aussitôt, une extraordinaire « épuration » du Parti est décidée et effectuée par le N.K.V.D. 40 % des membres du Parti sont exclus et la plupart envoyés dans des camps de travail forcé ou en prison. Au cours de sensationnels procès les vieux militants qui n'ont pas encore été exécutés sont obligés de reconnaître des crimes invraisemblables et absurdes et sont fusillés ensuite.

Pour les autres Partis de l'Internationale, on ne peut évidemment employer des moyens aussi décisifs. Cependant tout le bureau politique du Parti communiste polonais est arrêté et exécuté. Dans les autres Partis, des exclusions ont lieu et le contenu humain des Partis change totalement, grâce aux exclusions

et à un recrutement d'éléments nouveaux.

Ainsi avant qu'elle soit officiellement dissoute la Troisième Internationale était déjà dissoute en fait, dissoute dans ses éléments constitutifs, par l'élimination de ses militants de la première période, dissoute dans son idéologie et dans ses buts primitifs. Elle abdiquait toutes les thèses au nom desquelles elles avait combattu depuis 1919 jusqu'à 1935. Tout cela est fini, cela n'a plus aucune importance. On acceptera n'importe quelle idéologie pourvu qu'on reconnaisse la primauté de l'U.R.S.S. et le régime qui existe en U.R.S.S. On essaiera de battre le fascisme par une sorte de surenchère : qui sera le meilleur défenseur de la Patrie, qui sera le plus nationaliste.

Il est clair qu'à ce régime, l'internationale, conçue comme coopération de Partis communistes, ne pouvait plus exister. Comment voulez-vous qu'on réunisse un Congrès où les membres italiens et yougoslaves se battront entre eux pour Fiume ou pour Trieste? Je prends cet exemple de l'Italie ou de la Yougoslavie. Mais je pourrais prendre un exemple dans n'importe quel autre

pays.

Dans ces conditions, l'idée même d'une Internationale est impensable. Les Russes l'ont conpris. Et en réalistes qu'ils sont, ils ont été au-devant de cette réalité inéluctable. Ils ont dissous la Troisième Internationale parce que on ne peut pas faire coexister dans une même internationale des Partis qui rivalisent de chauvinisme.

La dissolution officielle de la Troisième Internationale, qui a été promulguée en 1943 était effective bien plus tôt, déjà avant la guerre, l'Internationale n'existait plus. La tactique imposée à cette Internationale exigeait sa disparition. Constatons que quelles que soient les intentions primitives des fondateurs de la Troisième Internationale, la réalité leur a fait faire quelque chose de tout à fait différent, l'évolution de l'Etat russe les a obligés à détruire leur œuvre même, à briser de leurs propres mains l'instrument qu'ils avaient créé.

Mais si la Troisième Internationale est morte en tant que réunion de Partis communistes qui voulaient abattre le capitalisme et instaurer le socialisme international, elle n'est pas morte en tant qu'instrument diplomatique, bureaucratique et policier de l'Etat Russe. Si l'on ne peut réunir ensemble des Partis communistes internationaux aux idéologies contradictoires on peut fort bien fonder un système de liaison et d'action internationale, instrument de la politique étrangère de l'Etat Russe dans les divers pays. Ce n'est plus une association

internationale des travailleurs c'est une organissation politique Russe non officielle, secrète, au même titre que d'autres rouages de la diplomatie russe.

L'intérêt du prolétariat international ne compte plus. La seule chose qui importe c'est la défense par tous les moyens de la Russie. La fidélité à l'U.R.S.S. est baptisée « l'explosif révolutionnaire le plus puissant ».

Ainsi on abandonne la base fondamentale du socialisme qui considère lui que l' « explosif le plus puissant » c'est le développement de la conscience de

classe et de l'esprit internationaliste du prolétariat.

Sans doute la Deuxième Internationale avait fait faillite en 1914, elle avait fait faillite à cause du nationalisme des masses, et malgré ses efforts pour le surmonter. La Troisième Internationale a fait faillite, en tant qu'Association internationale des travailleurs, aussi à cause de ce nationalisme, et en premier lieu à cause du nationalisme russe, qu'elle n'a rien fait pour combattre mais qu'elle s'est au contraire efforcée de servir de toutes ses forces et de déifier.

## OUESTIONNAIRE

Histoire de la Révolution russe, tome I, de 1914 à juillet 1917 (Editions Sociales, Parti communiste).

F. GRENARD : La Révolution russe (Armand Colin).

Rosa Luxembourg: La Révolution russe (Editions de la Liberté, 1946).

Grégoire ALEXINSKY : La Russie révolutionnaire (Armand Colin).

L'ENINE : Testament Politique (Les Egaux).

#### Directeur:

## SPARTACUS CAHIERS MENSUELS

René Lefeuvre

P. LAPEYRE: Révolution et Contre-Révolution en Espagne fr. 15 Marc BERNARD: Journées cuvrières 9 et 12 février 1934 fr. 60
Série 1946 (12 brochures) 200 fr. (franco 220 fr.)
Jean JAURES: L'Eglise et la Laïcité fr. 15 Hugo JORDI: La Prise du Pouvoir fr. 25 Charles ALLIGIER: Socialisme, Bolchevisme et Flance fr. 20 Rosa LUXEMBOURG: La Révolution Russe fr. 20 Rosa LUXEMBOURG: Marxisme contre Dictature fr. 25 R. LEFEUVRE: La politique communiste (Ligne et Tournants.) fr. 20 Jean COTEREAU: L'Eglise a-t-elle collaboré? fr. 20 JAURES et LAFARGUE: Idéalisme et Matérialisme fr. 20 Marcel OLLIVIER: Le Guépéou en Espagne fr. 20 Camille BERNERI: Guerre de classes en Espagne fr. 25 A. et D. PRUDHOMMEAUX: Catalogne libertaire 1936-1937. fr. 30 Suzanne CHARPY: Prendrons-nous les Usines? fr. 20
Série 1947. Abonnement 240 francs
Victor SERGE:     Le nouvel Impérialisme russe     fr. 25       Victor SERGE:     16 Fusillés à Moscou;     Zinoviev, Kamenev.     fr. 30       M. YVON:     Ce qu'est devenue la Révolution Russe     fr. 35       Z. ZAREMBA:     La Commune de Varsovie     fr. 25       Jean COTEREAU:     Le Complot Clérical     fr. 30       PL. TOMORI:     Qui succèdera au capitalisme?     fr. 25       Losa LUXEMBOURG:     Récorme ou Révoution     fr. 60       André FERRAT:     Révolution russe et 3e Internationale     fr. 20
A PARAITRE PROCHAINEMENT :
Rosa LUXEMBOURG : La Commune de Berlin.  J. BELITCH : La Commune de Constadt  Jean JAURES : Le Manifeste communiste.
Remises p. commandes par quantités: 10 ex. 10 %, 25 ex. 15 %, 50 ex. 20 %, 100 ex. 25 %, 500 et au-dessus, 33 %. Envoi france de port. Adresser commandes et fonds à JR. Lefeuvre, 15, rue de la Huchette, Paris (5º) C. C. Postaux: 633-75  Abonnements 1947: 1 an, 240 fr. Etranger, 300 fr. De soutien, 500 fr.

## R E V U E MENSUELLE

## masses

Directeur:

Remise p. quantilés: 10 ex. 10 %, 25 ex. 15 %, 50 ex. 20 %, 100 ex. 25 %, 500 ex. 33 %. Envoi franco de port. Adresser fonds à J.-R. Lefeuvre. 15, rue de la Huchette. Paris (5°). C. C. Postaux: 633-75

M. DOMMANGET: La Commune et les Communards..... fr. 12

LENINE : Testament politique .....

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.

Directeur-Gérant : J. LEFEUVRE Imprimé en France : Couderc à Nérac (Lot-et-Garonne)